Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 26

Artikel: Cein qu'arreva a Dzaque a Liaudo dein lè z'Espagne
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-214802

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

— Hein ? répond le promeneur qui se frotte l'œil, mais continue d'avancer.

— Votre œillet rouge ! reprend le soldat en croisant la baïonnette.

— Comment ! mon œil est rouge ?

— Eh non ! achève la sentinelle en arrachant la fleur proscrite, je vous dis d'ôter votre œillet rouge !...

Une figure originale du Lausanne d'il y a cent ans.

LE LIBRAIRE BENJAMIN CORBAZ

1786-1847

par G.-A. Bridel.

IV

Mais ce qu'il y a de plus original, de plus personnel dans l'œuvre d'un libraire-éditeur, c'est sans aucun doute ses propres éditions.

Dans l'œuvre de Corbaz, celle qui nous semble mériter surtout notre intérêt fut la création en 1831[1] de la *Bibliothèque populaire à l'usage de la jeunesse vaudoise*, titre modifié plus tard en *Bibliothèque instructive et amusante de la jeunesse vaudoise*, c'est une série de petits manuels destinés à l'enfance, à la jeunesse et parfois aussi au public adulte encore peu instruit. Ces manuels traitent toutes sortes de matières :

Histoire sainte, suisse ou générale, géographie, arithmétique, tenue des livres, géométrie, astronomie, météorologie, sciences naturelles, chimie, grammaire française, choix de poésies pour l'enfance, économie publique, logique populaire, dictionnaire des convenances sociales, conseils aux jeunes filles, économie domestique, manuel pour l'amateur de constructions à la campagne, recueils d'histoires morales et instructives, origine des inventions utiles, jusqu'à une édition abrégée du Robinson Crusoë.

La variété des sujets abordés dans les 43 volumes de cette collection est, vous le voyez, des plus complètes[2].

Si les sujets traités sont très divers, les auteurs le sont aussi naturellement. Tantôt ce sont des réimpressions d'ouvrages publiés ailleurs, en France notamment ce fut le cas par exemple des nombreux manuels populaires d'histoire de Lamé-Fleury que Corbaz popularisa chez nous avec le concours de Louis Vulliemin qui les a adaptés à notre milieu. — Tantôt ce sont des ouvrages dus à des plumes de chez nous, tels le pasteur Samuel Descombaz, le professeur de physique Emmanuel Develey, le pasteur G. Favey, Mme Desmeules-Chollet, Mlle Herminie Chavannes, etc.

S'inspirant d'ouvrages populaires parus à Strasbourg, « Entretiens de Maître Pierre avec ses amis », B. Corbaz met en scène dans ses petits volumes de vulgarisation le « savant de village, Maître Pierre » qui est censé initier ses concitoyens aux connaissances si variées qu'il possède lui-même et qu'il cherche à mettre à leur portée.

La collection eut trois frontispices, qu'on retrouve sur la couverture des volumes qui sont en général cartonnés. Le premier de ces titres, conçu dans le style romantique de 1830, est une amusante composition, un peu gauche, où l'on voit une abondance de choses en un étroit espace. Des deux côtés de l'écusson vaudois surmonté de la croix fédérale, se voient un Vaudois et une Vaudoise dans le costume traditionnel, puis plus bas six figures de garçons et fillettes, au bas l'église de Montreux, le château de Chillon et la Dent du Midi ; au premier plan dans un angle, Maître Pierre, entouré de la jeunesse du village, tout yeux et tout oreilles, puis une colombe et un serpent (prudence et simplicité), leur faisant pendant un oiseau apportant la becquée à ses petits dans un nid ; des têtes d'anges, des cornes d'abondance et des mottos. (J'instruis en amusant. — Religion, piété filiale, obéissance, travail, application, modestie) complètent cet ensemble qui n'est pas signé, mais que nous serions enclin à attribuer à Marius Steinlen, le dessinateur veveysan qui en a fait d'analogues.

Le verso de la couverture est aussi fort typique. En haut deux figures de jeunes filles, l'une lisant, l'autre jouant avec une colombe ; en bas deux jeunes garçons, l'un écrivant, l'autre s'exerçant au bilboquet. Au centre, en belle écriture ronde, cette réflexion de Sénèque : « L'Etude est la nourriture des jeunes gens et la consolation des vieillards ; elle est un sûr préservatif contre l'ennui, parce que le temps s'écoule agréablement avec elle. Elle nous empêche d'être à charge à nous-mêmes et inutile aux autres ; elle nous procure la compagnie des gens de bien et beaucoup d'amis. »

Ce frontispice fut remplacé d'abord par une variante, puis par un troisième type moins pittoresque, puisque tout dessin en a disparu : seul un cadre plus ou moins orné entoure le texte. Plus sobre, ce titre n'est pas dénué de goût.

Plusieurs des volumes sont accompagnés de planches lithographiées, parfois en couleurs.

Le succès de cette petite collection fut réel et mérité. Plusieurs tomes comptèrent deux, trois, voire quatre éditions successives toujours revues. En 1841 on évaluait à plus de 80000 le nombre des exemplaires imprimés jusque-là, tous tirés et cartonnés à Lausanne, ce qui faisait dire au journal de la Soc. d'ut. publ. que B. Corbaz avait de la sorte procuré un abondant gagne-pain aux ouvriers du pays.

La presse vaudoise, entr'autres le Journal de la Soc. vaud. ut. publ., la Gazette, le Nouvelliste vaudois, la Revue suisse, annonçaient d'une façon sympathique au fur et à mesure de leur apparition les nouveaux numéros de la *Bibliothèque populaire*. On faisait ressortir la grandeur de la tâche entreprise, vu la difficulté presque insurmontable de parler aux enfants en termes assez simples et cependant exacts. Il faut dire beaucoup de choses en peu de mots et tout ce travail pour en retirer peu d'honneur et encore moins de bénéfices. Peu de personnes se risquent à pareille besogne et la critique impitoyable est prompte à relever leurs plus petits défauts. M. Corbaz est un des seuls qui ne se soient pas laissés abattre ou décourager et il a pu recueillir l'approbation de l'autorité et de toutes les personnes amies d'une bonne et saine instruction. On lui sait gré aussi du soin apporté au choix de ses publications et à ne rien publier qui pût blesser les opinions religieuses, aussi la collection est-elle accueillie aussi favorablement dans les cantons de Fribourg et de Valais que dans le nôtre.

Dans la *Revue critique des livres nouveaux*, M. Joël Cherbuliez écrivait en 1836 (voir Journal Soc. ut. publ., Tome IX, p. 253) :

« Cette collection sera sans doute accueillie avec faveur, par cela seul qu'elle part de l'un des cantons les plus éclairés de la Suisse. C'est un libraire de Lausanne qui en est l'éditeur. Les petits traités qui la composent renferment des notions simples, claires, à la portée de toutes les intelligences. »

L'idée que des ouvrages de ce genre faisaient besoin était dans l'air chez nous à cette époque, nous voyons en 1827 déjà une commission instituée par les soins de la Soc. vaud. d'ut. publique, pour s'occuper des livres élémentaires. Mais la question traîna quelque peu, car c'est en 1836 que la commission rédigea ses rapports. Entre-temps, B. Corbaz s'était mis courageusement et personnellement à la brèche, et le journal de 1835 lui consacrait un excellent article de fond et montrait que l'entreprise de B. Corbaz, déjà bien lancée, contribuerait, avec les succès de l'Ecole normale qui venait de s'ouvrir, à l'éducation populaire des Vaudois (Journal Soc. ut. publ. IX, p. 123).

Nous n'avons rencontré qu'une seule critique assez grave de l'un des manuels de la Bibliothèque de B. Corbaz, à savoir celui sur l'*Economie publique*, auquel le Journal de la Soc. d'ut. publ. de 1837 consacra un long article. Composé de morceaux disparates, dont l'un écrit de Paris ce volume ne forme pas un tout heureux et les assertions du second morceau sont fort contestables, en outre il n'est guère possible de mettre en si peu de pages des données suffisantes sur un sujet aussi vaste et aussi complexe.

(*A suivre*)

Bon appétit ! — La famille est à table. Soudain, madame pousse un petit cri d'effroi

— Enfants, placez vite vos mains sur vos assiettes, papa va éternuer !

En chemin de fer. — *Première dame à son voisin* : Monsieur, seriez-vous assez aimable pour fermer la fenêtre ; on gêle !

Deuxième dame. — Par exemple, on étouffe.

Les deux voyageuses insistent et finissent par se dire des mots un peu vifs.

Un monsieur, conciliant : Eh ! bien ! fermez. Quand l'une de ces dames sera étouffée vous ouvrirez pour geler l'autre ! L. Mx.

CEIN QU'ARREVA A DZAQUIE A LIAUDO DEIN LÈ Z'ESPAGNE

L'è on fotu paï que clli' Espagne, on paï de metzance. Dein lè bon carro, lâi a prau bon terrain, se biau et se bon que lo p lâi seimbllè on courti et que lâi vint prau bl et prau vin, et atant d'orandze que dè bllesso per tzî no. Mâ po quoque carro dè bon, lâi a d puchein paï que sant asse chè que cllia trabbl et que ne lâi vint pas on felâ d'herba. Mè bo line ! se n'âmo pas mî noutron Savegny, lâ omeinte de l'herba pertot, sein comptâ lè bo et que lâi vint prau truclliè.

On iâdzo dan, quand i'été per clliau z'Espag — l'ètâi pè vé dix-houit cein sat aô houit, ce mè fâ villbo, no vâite cé ein treinte-dou — no tron bataillon fut einvouyi po gardâ on velâd iô lè z'autro pouavant s'eimbuscâ. Ne mè r sovîgno ma fai pas dau nom. Dè sorta dan qu eintrein dein stu veladzo no faillâi allâ fér fouille pè lè mâison. Clliau diabllio d'Espa san rusâ que dâi tonnerre, et lo comman craignâi que sè fussant catzi po no dégu Metto po mà pâ drobllie tzerdze à mon pet et dué bâllè : « N'è rein dè trau ! » que mè La mâiti dau bataillon restè au mâitein dau ladzo et lo resto commeincè la fouille. Crâis bayonnetta, beto lo dâi su lo gatoillet et mer dau diâbllio ! I'eintro dein 'na cassina, prè fére fû su lo premî que sè sarâi preseintâ. F pas être èpouârau dein clliau affére, on è bins fotu. Rau, rau, rau ! I'avanço, rein ne vint, r ne budzè ; i'avanço adî... rein. « Ne lâi a nio que mè dio. Vouâito dein ti lè carro. Ne lâi a pe rein que na crouïe trâbllia et on bantzet. lâi a-t-e rein à eimpougni, rein po lo sordâ que mè dio oncora, et i'aôvro lo teriâu dè trabllia. Mè bourline ! se ne fé pas dâi gè a grô que clli' écouala, et se ne laisso pas co mon fusi que bas, et lâi avâi dè quie !... Lâi a dein stu teriâu... devenâ vâi... lo *Conto d crâisu*, vo sédè, stu petiou lâivro ein patois no z'a fé à dèbotenâ dè rire stu l'hivè pass et onna demi-batze dè Berna !... ditè vôi, Espagne, dein on bâogro dè velâdzo, pet ceint aorè liein. Enfin, quand i'u prau ver demi batze, la fourro dein ma catzetta : « cein fâ panse », que mè dio, et mè metto à g gni dein lo petit lâivro, et trâovo çosse à la su on folliet bllan, ein ball' ècretoura, ma *Ce livre est à moy qui mapelle Jean-Da*

---

[1] Ne serait-ce pas à la suite d'un concours ouvert par une commission des livres élémentaires ? Journal Soc. vaud. ut. publ. Tome I, p. 129.

[2] Voir plus loin la liste complète des volumes formant cette collection.

Gremau capora de Saint-Cierge. Ce trois d'aoust 1806.

Catzo lo lâivro dein ma veste, et vé lo montrâ au z'aotro Vaudois dao bataillon. Mâ nion ne volliâvè avâi cognu stu capora Gremau, et ne savé pas que mè dere dè cein : lo lâivro et la demi-batze, à mein que la metzance lâi eusse' ètâ, ne pouavant ître z'allâ tot solé ein Espagne. Adan ie tzertzo adi, et à la fin trâovo stu capora Gremau dein on aotro bataillon suisse que servessâi assebin ein Espagne. Lâi baillo son lâivro et sa demi-batze, et lâi dèmando coumeint doa diâblo sè sant trôva dein cllia trâbllia dè sta cassina. Mâ ne mè repond rein, guegnè eintre lè folliet et se met à plliorâ qu'on borni... L'avâi mé dein lo petiou lâivro la tsanson dâi z'armaillî et onna rousa qu'onna felhie dè Metru lâi avâi baillî dè sovegneince. Et petadan, l'avâi ètâ prâi pè lè guèrillou, que lâi avant robâ sa derraire demi-batze et lo petiou lâivro; mâ coumeint l'allâvant lo fuselhî, lè Français l'avant reprâi. Et vatequie coumeint cllia demi-batze dè Berna et lo *Conto dau crâisu* sè san trovâ dein cllia trâbllia dè sta cassina, dein stu velâdzo dè per lè z'Espagne.

SOUVENIR ALFRED CERESOLE

Le comité d'initiative qui, sous les auspices de la société des Anciens Bellettriens, avait constitué, en 1916, le *Souvenir Alfred Ceresole*, s'est réuni dernièrement sur la terrasse de St-Martin, à Vevey, où a été érigé le modeste monument (un bloc brut avec médaillon et inscription) dédié à la mémoire de celui qui fut un fidèle serviteur de notre Eglise, un ardent patriote et un poète délicat.

Ce rustique bloc, extrait des carrières d'Arvel — dans lequel le sculpteur Ch. Reymond a su avec talent faire ressortir l'expressive physionomie de l'auteur de la *Légende des Alpes* et de *Jean-Louis* — est placé dans le site qui lui convient, à l'entrée du temple où Alfred Ceresole a si souvent prêché.

L'inauguration aura lieu aujourd'hui samedi, à 3 ½ heures. Une cérémonie très simple, où sont conviés tous ceux qui ont gardé le souvenir d'Alfred Ceresole, permettra au comité de remettre aux autorités veveysannes le monument destiné à rappeler, aux générations actuelles et futures, celui qui aima tant sa belle patrie et sut la chanter et la décrire avec tant d'enthousiasme.

Tous les amis d'Alfred Ceresole sont donc convoqués à Vevey, pour rendre un hommage d'admiration et de reconnaissance à notre regretté littérateur vaudois.

Bout de conversation. — Le chef de la délégation allemande à Versailles s'appelle d'Haniel...

— Alors, c'est d'Haniel dans la fosse au... Tigre !

13 *Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS*

LA MAISON DU CHAT-QUI-PELOTE

PAR

HONORÉ DE BALZAC

Cependant, à l'expiration de cette année aussi charmante que rapide, Sommervieux sentit un matin la nécessité de reprendre ses travaux et ses habitudes. Sa femme était enceinte. Il revit ses amis. Pendant les longues souffrances de l'année où, pour la première fois, une jeune femme nourrit un enfant, il travailla sans doute avec ardeur; mais parfois il retourna chercher quelques distractions dans le grand monde. La maison où il allait le plus volontiers était celle de la duchesse de Carigliano, qui avait fini par attirer chez elle le célèbre artiste.

Quand Augustine fut rétablie, quand son fils ne réclama plus ces soins assidus qui interdisent à une mère les plaisirs du monde, Théodore en était arrivé à vouloir éprouver cette jouissance d'amour-propre que nous donne la société quand nous y apparaissons avec une belle femme, objet d'envie et d'admiration. Parcourir les salons en s'y montrant avec l'éclat emprunté de la gloire de son mari, se voir jalousée par toutes les femmes, fut pour Augustine une nouvelle moisson de plaisirs; mais ce fut le dernier reflet que devait jeter son bonheur conjugal. Elle commença par offenser la vanité de son mari, quand, malgré de vains efforts, elle laissa percer son ignorance, l'impropriété de son langage et l'étroitesse de ses idées.

Le caractère de Sommervieux, dompté pendant près de deux ans et demi par les premiers emportements de l'amour, reprit, avec la tranquillité d'une possession moins jeune, sa pente et ses habitudes un moment détournées de leur cours. La poésie, la peinture et les exquises jouissances de l'imagination possèdent sur les esprits élevés des droits imprescriptibles. Ces besoins d'une âme forte n'avaient pas été trompés chez Théodore pendant ces deux années, ils avaient trouvé seulement une pâture nouvelle.

Quand les champs de l'amour furent parcourus, quand l'artiste eut, comme les enfants, cueilli des roses et des bluets avec une telle avidité qu'il ne s'apercevait pas que ses mains ne pouvaient plus les tenir, la scène changea. Si le peintre montrait à sa femme les croquis de ses plus belles compositions, il l'entendait s'écrier comme eût fait le père Guillaume : — C'est bien joli! Son admiration sans chaleur ne provenait pas d'un sentiment consciencieux, mais de la croyance sur parole de l'amour. Augustine préférait un regard au plus beau tableau. Le seul sublime qu'elle connût était celui du cœur. Enfin, Théodore ne put se refuser à l'évidence d'une vérité cruelle : sa femme n'était pas sensible à la poésie, elle n'habitait pas sa sphère, elle ne le suivait pas dans tous ses caprices, dans ses improvisations, dans ses joies, dans ses douleurs ; elle marchait terre à terre dans le monde réel, tandis qu'il avait la tête dans les cieux.

Les esprits ordinaires ne peuvent pas apprécier les souffrances renaissantes de l'être qui, uni à un autre par le plus intime de tous les sentiments, est obligé de refouler sans cesse les plus chères expansions de sa pensée, et de faire rentrer dans le néant les images qu'une puissance magique le force à créer. Pour lui, ce supplice est d'autant plus cruel, que le sentiment qu'il porte à son compagnon ordonne, par sa première loi, de ne jamais rien se dérober l'un à l'autre, et de confondre les effusions de la pensée aussi bien que les épanchements de l'âme. On ne trompe pas impunément les volontés de la nature : elle est inexorable comme la Nécessité, qui, certes, est une sorte de nature sociale.

Sommervieux se réfugia dans le calme et le silence de son atelier, en espérant que l'habitude de vivre avec des artistes pourrait former sa femme, et développerait en elle les germes de haute intelligence engourdis que quelques esprits supérieurs croient préexistants chez tous les êtres; mais Augustine était trop sincèrement religieuse pour ne pas être effrayée du ton des artistes. Au premier dîner que donna Théodore, elle entendit un jeune peintre disant avec cette enfantine légèreté qu'elle ne sut pas reconnaître et qui absout une plaisanterie de toute irréligion : — Mais, madame, votre Paradis n'est pas plus beau que la Transfiguration de Raphaël ? Eh ! bien, je me suis lassé de la regarder. Augustine apporta donc dans cette société spirituelle un esprit de défiance qui n'échappait à personne. Elle gêna. Les artistes gênés sont impitoyables : ils fuient ou se moquent.

Madame Guillaume avait, entre autres ridicules, celui d'outrer la dignité qui lui semblait l'apanage d'une femme mariée; et quoiqu'elle s'en fût souvent moquée, Augustine ne sut pas se défendre d'une légère imitation de la pruderie maternelle. Cette exagération de pudeur, que n'évitent pas toujours les femmes vertueuses, suggéra quelques épigrammes à coups de crayon dont l'innocent badinage était de trop bon goût pour que Sommervieux pût s'en fâcher. Ces plaisanteries eussent été même plus cruelles, elles n'étaient après tout que des représailles exercées sur lui par ses amis. Mais rien ne pouvait être léger pour une âme qui recevait aussi facilement que celle de Théodore des impressions étrangères. Aussi éprouva-t-il insensiblement une froideur qui ne pouvait aller qu'en croissant.

Pour arriver au bonheur conjugal, il faut gravir une montagne dont l'étroit plateau est bien près d'un revers aussi rapide que glissant, et l'amour du peintre le descendait. Il jugea sa femme incapable d'apprécier les considérations morales qui justifiaient, à ses propres yeux, la singularité de ses manières envers elle, et se crut fort innocent en lui cachant des pensées qu'il ne comprenait pas et des écarts peu justiciables au tribunal d'une conscience bourgeoise. Augustine se renferma dans une douleur morne et silencieuse.

Ces sentiments secrets mirent entre les deux époux un voile qui devait s'épaissir de jour en jour. Sans que son mari manquât d'égards envers elle, Augustine ne pouvait s'empêcher de trembler en le voyant réserver pour le monde les trésors d'esprit et de grâce qu'il venait jadis mettre à ses pieds. Bientôt, elle interpréta fatalement les discours spirituels qui se tiennent dans le monde sur l'inconstance des hommes. Elle ne se plaignit pas, mais son attitude équivalait à des reproches. Trois ans après son mariage, cette femme jeune et jolie, qui passait si brillante dans son brillant équipage, qui vivait dans une sphère de gloire et de richesse enviée de tant de gens insouciants et incapables d'apprécier justement les situations de la vie, fut en proie à de violents chagrins. Ses couleurs pâlirent. Elle réfléchit, elle compara ; puis, le malheur lui déroula les premiers textes de l'expérience. Elle résolut de rester courageusement dans le cercle de ses devoirs, en espérant que cette conduite généreuse lui ferait recouvrer tôt ou tard l'amour de son mari ; mais il n'en fut pas ainsi.

Quand Sommervieux, fatigué de travail, sortait de son atelier, Augustine ne cachait pas si promptement son ouvrage, que le peintre ne pût apercevoir sa femme raccommodant avec toute la minutie d'une bonne ménagère le linge de la maison et le sien. Elle fournissait, avec générosité, sans murmure, l'argent nécessaire aux prodigalités de son mari ; mais, dans le désir de conserver la fortune de son cher Théodore, elle se montrait économe soit pour elle, soit dans certains détails de l'administration domestique. Cette conduite est incompatible avec le laisser-aller des artistes qui, sur la fin de leur carrière, ont tant joui de la vie, qu'ils ne se demandent jamais la raison de leur ruine. Il est inutile de marquer chacune des dégradations de couleur par lesquelles la teinte brillante de leur lune de miel atteignit à une profonde obscurité.

Un soir, la triste Augustine, qui depuis longtemps entendait son mari parler avec enthousiasme de madame la duchesse de Carigliano, reçut d'une amie quelques avis méchamment charitables sur la nature de l'attachement qu'avait conçu Sommervieux pour cette célèbre coquette qui donnait le ton à la cour impériale. A vingt et un ans, dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, Augustine se vit trahie pour une femme de trente-six ans. En se sentant malheureuse au milieu du monde et de ses fêtes désertes pour elle, la pauvre petite ne comprit plus rien à l'admiration qu'elle y excitait, ni à l'envie qu'elle inspirait. Sa figure prit une nouvelle expression. La mélancolie versa dans ses traits la douceur de la résignation et la pâleur d'un amour dédaigné. Elle ne tarda pas à être courtisée par les hommes les plus séduisants ; mais elle resta solitaire et vertueuse.

(*A suivre.*)

On la recommandera ! — Dans un village du canton, un vagabond frappe à une porte pour solliciter l'aumône. La maîtresse du logis le fait entrer et lui sert une assiette d'appétissante soupe aux choux. Le mendiant s'en pourlèche.

— Eh ! bien, mon ami, comment la trouvez-vous?

Le vagabond. — Exquise ! Je la recommanderai aux amis et connaissances !

Royal-Biograph. — La direction du Royal Biograph vient de s'assurer l'exclusivité pour la Suisse de douze films, douze merveilles, interprétés par Miss Mary Miles, une jeune américaine d'une éclatante beauté. Au programme : « Charme vainqueur », comédie sentimentale et humoristique en 3 actes. Pour la première fois « Elle ! » grand drame moderne et mondain qui donne lieu à de fort belles scènes. Dimanche, matinée permanente dès 2 ½ h. de l'après-midi. Tous les jours, matinée à 3 heures et soirée à 8 ½ heures.

Kefol NEVRALGIE MIGRAINE BOITE DE 10 POUDRES Fr. 1.80 TOUTES PHARMACIES

Julien Monnet, éditeur responsable.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS